

C'est ainsi que, peu de temps après son arrivée, il eut un matin la visite de la femme d'un ouvrier, qui lui demanda l'aumône. — De l'argent, je n'en ai pas, lui dit De Loy. — Eh bien ! Monsieur, par charité, quelques nippes ! — Des nippes, volontiers. — Un habit ? — Je n'en ai qu'un. — Des pantalons ? — J'en ai deux, en voilà un. — Ce pantalon, mon bon Monsieur, est bien mauvais, observa l'indigente. Il ne garantira pas mon mari du froid. — C'est vrai, pauvre femme, attendez.... De Loy quitte son bon pantalon, le cède à la mendicante et reste avec celui qu'elle avait trouvé hors de service.

Nous ne citons ici que ce trait sur une foule d'autres du même genre, où le désintéressement de De Loy, sa bonté, sa charité dégénéraient en un oubli complet de lui-même ; enfin, où le *moi*, qui, dit-on, est le pire des maîtres, n'avait pas d'empire sur lui. La comptabilité d'un journal aurait, comme on le voit, couru de grands risques entre ses mains.

Aussi l'isolait-on de tout ce qui était calcul. On le laissait à sa rédaction pour laquelle encore avait-on garde de le gêner, afin de ne pas trop effaroucher cet esprit d'indépendance dont on craignait toujours les suites.

De Loy, admis dans les meilleures sociétés, y conservait le rang que lui assignait son mérite. Il y était fort bien. A une lieue de Saint-Étienne, au château de Longiron, une réunion choisie de littérateurs modestes et de femmes aimables accueillait *son poète* avec autant d'amitié que de plaisir. Là, dans ce lieu, de vastes et profondes solitudes, des ombrages à chaque pas, le silence et le murmure de la forêt et du ruisseau voisin, des monts comme dans le Jura, des vallées comme dans les Vosges, un petit village, son église, son cimetière, un pasteur à cheveux blancs, tels étaient les tableaux que lui offrait Longiron, *cet asile d'abeille*, *cet éden de poète*

C'est là, c'est dans ce lieu qui lui rendait vivant son poème des *Plaisirs d'un ami de la campagne et des muses*,